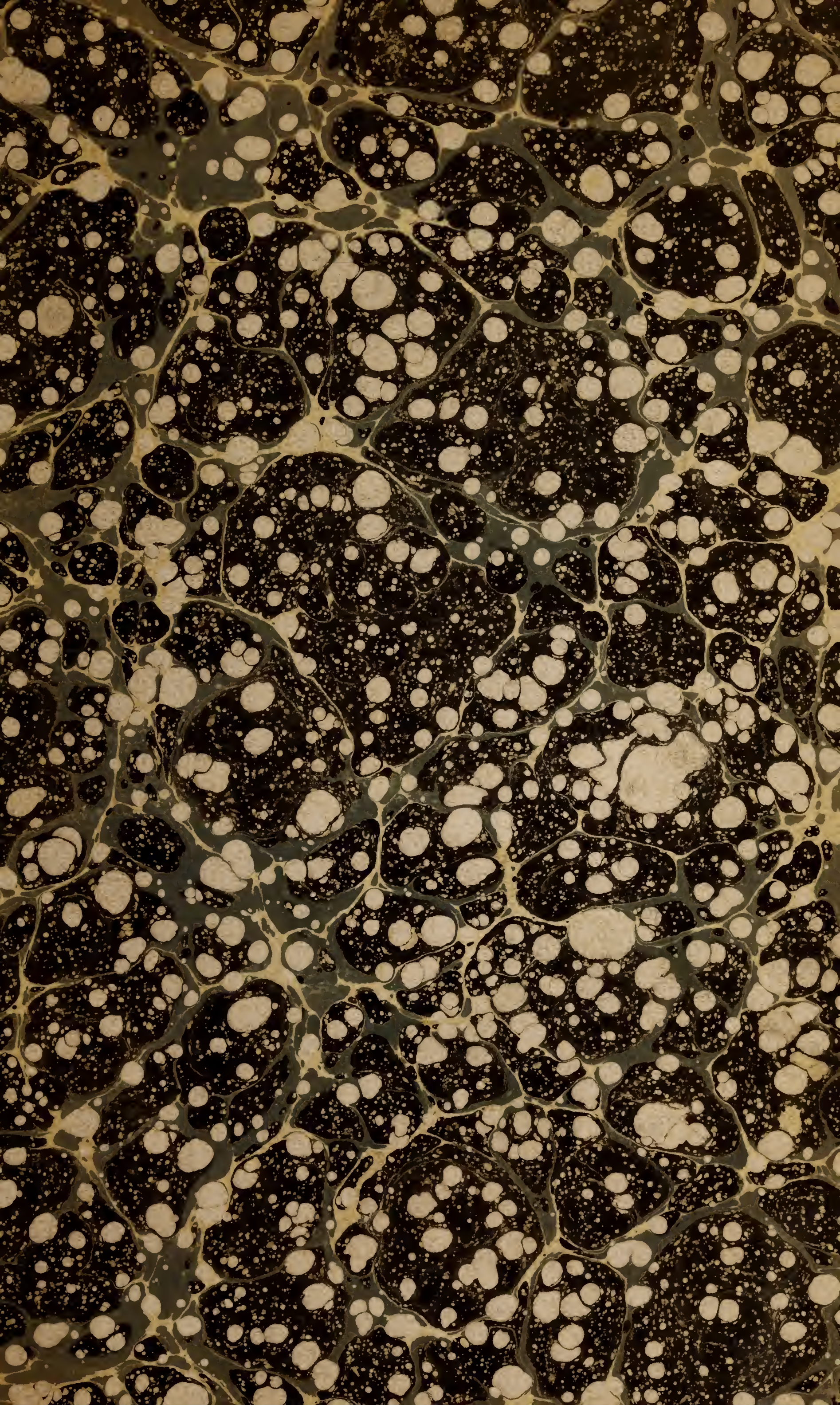




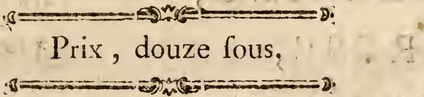
LA MATINÉE ET LA VEILLÉE VILLAGEOISES, OU *LE SABOT PERDU*,

DIVERTISSEMENT

En deux Actes & en Vaudevilles,

Par MM. DE PIIS & BARRÉ;

Représenté, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mardi 27 Mars 1781.



Prix, douze sous.



A TOULOUSE,

Chez BROULHIET, Libraire, Acquéreur du fonds de M. Baour, rue St. Rome, faisant coin de la rue Dumai.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Pere THOMAS,	*M. Menier.*
La Mere THOMAS,	*Mme. Gonthier.*
BABET,	*Mlle. Lescot.*
COLIN,	*M. Clairval.*
LE MAGISTER,	*M. Rosiere.*
MICHAU,	*M. Dorsonville.*
ALAIN,	*M. Corally.*
LUCAS,	*M. Philippe.*
MADELAINE,	*Mlle. Dufayel.*
THÉRESE,	*Mlle. Carline.*
ISABEAU,	*Mlle Desbrosses.*
CATAU,	*Mme. Jullien.*

Troupe de Paysans & Paysanes de tout âge.



LA MATINÉE ET LA VEILLÉE VILLAGEOISES;

OU

LE SABOT PERDU,

DIVERTISSEMENT.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place de Village ; il est à peine jour, & il a neigé toute la nuit.

SCÈNE PREMIERE.

COLIN, *seul.*

AIR : *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

QU'I pleuve, qu'i vente, qu'i neige,
Quand la nuit est longue, on l'abrege.
Conduit en ces lieux par l'Amour,
J'y varrons clair comme en plein jour.

AIR : *Ne dérangez pas le monde.*

Pisque mon espoir se fonde
Sur ce rendais-vous secret,
Dans not' amoureuse ronde,
Tâchons, en Amant discret,
De n'être pas vu du monde,
Et de l'être de Babet.

Ce demi-jour me seconde ;
C'et-là que demeur' Babet !
Queu voluptai sans seconde !
Tendre Aurore, s'i vous plaît,
N'éclairais pas pus le monde,
Laissais le Ciel comme il est.

Crions pour qu'al'e réponde,
Babet ! ma chere Babet !

SCÈNE II.

COLIN, BABET.

BABET, *à la fenêtre.*

Vous voulais donc que je gronde....
Un peu plus bas s'i vous plaît ;
Tout doit dormir dans le monde.
Hormis Colin & Babet.

COLIN.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas !*

On peut parlai plus bas,
Mon aimable Bergere,
On peut même mieux faire
Sans parlai, mais hélas !
Ne descendais-vous pas ?

AIR : *Ah, ah, ah, ce n'est pas cela.*

Qui peut donc retenir vos pas ?

BABET, *à part*

La cruelle aventure !

COLIN.

Seroit-ce la peur des frimats?
Seroit-ce la froidure?

BABET.

Ah, ah, ah, ah,
Ce n'eſt pas cela,
Colin, c'eſt me faire injure!

AIR: *Quoi, ma voiſine, es-tu fâchée!*

Premierement ma mère emporte,
Drès qui fait noir,
La groſſe clef de notre porte,
Quand viant le ſoir,
Et pis mes ſabiaux all' renfarme.
C'eſt qu'all' a peur
Qu'i n'm'arriv', ſi j'ſortions d'la farme,
Queuque malheur.

COLIN.

AIR: *Que ne ſuis-je la fougere!*

Quoi, Babet, c'eſt donc à dire
Que je s'rons venu pour rian?
Non, morguen', n'y a pas d' quoi rire,
Mais j'aviſe un bon moyan:
J'vons montai, ne vous déplaiſe,
Su' c't orm' qui là m'ſemble mis,
Pour qu' j'y déniche à mon aiſe
Le baiſer qu' tu m'as promis.

BABET.

AIR: *Babet, que t'es gentille!*

C't âbre eſt trop loin du mur;
Quelle ardeur te tranſporte?
Colin, tu n'es pas sûr,
En y montant d' la ſorte,
D' pouvoir appaiſai
Par un doux baiſai
Le biau feu qui nous grille.

COLIN.

Va, ça m's'ra toujoux bian gracieux;
Car j'plan'irai ſu' toi d'tous mes yeux,
Et par ainſi j'en varrons mieux,
Babet, que t'es gentille.

(Colin monte ſur l'arbre, & ils font l'un & l'autre des efforts inutiles pour s'embraſſer.)

AIR : *De la ronde de Lucile.*

Avance-toi comm' ça,
Qu'ta main puisse atteindre à la mienne,
Avance-toi comm' ça.

BABET.

Tu m'fais peur en t'risquant tant qu'ça.
V'là ma main dans la tienne,
Contentons-nous de ça.

COLIN.

Non, morguenne,
Faut que j'prenne
Un baiser par-d ssus ça.

BABET.

J'sommes trop loin pour ça.

BABET & COLIN.

Mais jarni, comm' ça fait de la peine
De renoncer à ça,
Quand i ne s'en faut que de ça !

BABET.

AIR Languedocien.

Attends
Queuques instans,
Car je prétends
Par un tartagême,
Qu'avant biaucoup de tems,
Si tu descends,
Nous soyons contens.

COLIN, *descendant de l'arbre.*

L'avis m'plaît
Tout comme à toi-même,
Mais queu secret,
Pour un cœur qui t'aime,
Babet !
J's'is inquiet
D'savoir tout dret
Queul est ton projet.

Hélas !
Je n'l'entends pas . . ;
Morgué, qu'en bas
All' tarde à paroître !
Quand j'vian d'baisai sa main,
S'roit-il humain
De m'laisser en ch'min ?

Jusqu' c'point son cœur s'iroit-i traître?
C'badinage est biaucoup peut-être
Pour toi;
Mais su' ma foi,
J'sens, jarniguoi,
Qu' c'est trop peu pour moi.

Sans ça
J's'rois resté là
Comme un oisiau parché su' la branche.
(*Babet sort de la maison.*)
Mais j'crois
Que j'l'apperçois,
Embrassons-la vit' en tapinois.

BABET.

Dans l'plaisir où qu'ton cœur s'épanche,
C'n'est pas agi' d'eun' magniere franche;
Comment te pardonnai
De m'prendre ainsi c'que j't'allions donnai?

COLIN.

AIR : *Du Vaudeville des Sabots.*

Ta plainte me désespère;
Mais par queux moyans nouviaux
As-tu donc trouvai, ma chere,
Ce remede à tous nos maux?

BABET.

Quand on aime, tout prospère,
J'ons pris la clef de mon père,
Et de ma mère à propos
J'ons trouvai les vieux sabiaux.

COLIN.

T'as trouvai les vieux sabiaux? } *Ensemble.*

BABET.

J'ons trouvai les vieux sabiaux. }

COLIN.

AIR : *De Florine.*

Morgué! qu' ta mère est bian sauvage;
Son himeur croît de jour en jour.

BABET.

C'est que l'Magister du Village
L'i a parlai pour moi d'amour;
Mais je ne s'is pas si folle
Que d'écoutai c'vieux malin;

Et d'être maîtresse d'école,
Quand je la s'is de Colin.

COLIN.

Pour qu' sa prétention soit bannie,
J'veux qu' ton per' cannoiss' ma passion.
Quand c' soir la Veillai s'ra finie,
J'l'i frons ma déclaration.
Il est joyeux, & dans son ame
J'trouv'rons sûr'ment un appui,
En l'i prouvant qu' pour toi ma flamme
Egal' ton amour pour lui.

BABET.

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Il est vrai qu' mon pere est si bon
Qu'tu peux sans crainte,
Lui portai cett' atteinte ;
Mais d'certain bruit j'ons queuqu' soupçon.
Laiss'-moi rentrai dans la maison.

COLIN.

Un mot encor : laiss' là ta crainte.

BABET.

Et non, Colin, c'est l'Magister que v'là !

(Ils s'enfuyent tous deux, chacun de son côté.)

J'sens, en courant, mon sabiau qui s'en va. . . .
Ah ! ah ! j'crois qu'il y restera.

SCÈNE III.

LE MAGISTER, *dans le fond du Théâtre.*

AIR : *Ah, ah, ah, Monsieur le Magister !*

AH, ah, ah, faut-il que l'amour
Me tourmente ainsi nuit & jour ?
Par cent argumens tour-à-tour,
Je combats ma flamme,
Mais la raison
N'a pas raison
En comparaison.

Ah, ah, ah, c'est pour toi, Babet,

Que

Que je brûle d'un feu ſecret.
Depuis que ton minois me plaît,
Je ſens dans mon ame
Un plus grand Magiſter que moi
Qui me fait la loi.

Air : *Liſon dormoit.*

O Ciel ! que vois-je ſur la neige ?
Des pieds par-ci, d'autres par là.
Pour découvrir tout ce manége,
Mettons les miens dans ces grands-là.
Chez le Galant de ma Bergere
Cette trace me conduira.
Suivons cela,
Oui, c'eſt par-là.
Je ſuis perdu ! la choſe eſt claire ;
Car, c'eſt Colin, qui loge là.
C'eſt donc pour lui qu'elle en tient là.

Oui : Babet, d'après mes remarques,
Au rendez-vous ne couroit pas.
Mais, Colin, ſi j'en crois ces marques,
Allongeoit grandement le pas.
Plus je calcule ces diſtances,
Et plus je vois que c'eſt de là,
Oui, c'eſt de là *bis.*
Qu'ils ſe ſont fait des réverences.
Oui, c'eſt de là. *bis.*
En feroient-ils donc reſtés-là ?

Allons.... que mes ſoupçons s'éloignent ;
Mais cependant, attention ;
Ici, dans leurs pas qui ſe joignent,
Je vois de l'oppoſition.
Elle n'eſt donc pas ſi ſauvage !
Je lui paſſois tout juſque là.
Il me faudra
La planter là.
Ils ſe ſont embraſſés, je gage,
Colin par-ci, Babet par-là ;
On n'eſt pas plus près que cela.

(*Il apperçoit le ſabot de Babet.*)

Air : *De la découpure.*

O deſtin ! voilà de tes coups !

Que vois-je par terre ?...
Le ſabot d'une Bergere.....
Ah ! Babet, ſeroit-il à vous ?
Je ne le crois pas, mais loin de filer doux,
Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous
D'apprendre au Village
Ce trait de libertinage,
Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous :
Qui perd ſon ſabot, ne ſauroit être abſous.
Mais où m'entraîne un feu jaloux ?
Prenons des meſures
Pour avoir des preuves sûres.
Emportons chez moi là-deſſous
Ce muet témoin d'un affreux rendez-vous.
Modérons, modérons, modérons-nous :
N'en parlons aux mères
Qu'après le départ des pères.
Modérons, modérons, modérons-nous :
Elles peuvent ſeules ſervir mon courroux.

(Il rentre, & on entend dans le lointain une bande de Payſans à la tête deſquels eſt Colin qui vient réveiller ceux de ce quartier-là.)

SCÈNE IV.

COLIN, & autres PAYSANS & PAYSANNES.

COLIN.

AIR : *De la Chaſſe du Roi & le Fermier.*

ALlons, allons au bois,
Raſſemblais-vous tous à ma voix.

LE CHŒUR.

Allons, allons au bois,
Raſſemblons-nous tous à ſa voix.

COLIN.

La neig' blanchit nos toîts ;
Mais i faut bravai les grands froids ;
Que j'crois ;
L'ſoleil & l'villageois
Devront ſe lever à-la-fois.

LE CHŒUR.

La neig' blanchit, &c.

COLIN, *frappant à la porte du Père Thomas.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Pisqu'à partir on se dispose,
On n'attend plus qu'vous, Per' Thomas.

THOMAS, *en dedans.*

I me me manque encor queuque chose.
Attendais-moi : je n'tard'rai pas.

ALAIN.

AIR : *Il n'est point de bonne fête.*

Aveuc toi, Madelaine,
Comm' j'travaill'rons, jarniguoi !
La fatigu' sera vaine,
Drès qu'tu t'associe' à moi.
Mais afin qu'tout la journée
J'soyons gais comm' des pinçons,
Désallourdis ma coignée
Par tes chansons.

MADELAINE.

AIR : *Du Gondélier Vénitien.*

Si ma voix peut t'distraire,
Tu peux compter, Alain,
Que j'chant'rons pour te plaire
Toujours queuque refrain ;
Mais croi qu'ta Madelaine
N'pourra pas trop s'r'joui
De t'voir prend' tout' la peine,
Et d'l'i laissai l'plaisi.

LUCAS.

AIR : *Il n'est pas de bonne fête.*

Tian, ma chere Tharaise,
Maugré que j'soy' bian joyeux,
Si tu veux rend' plus aise
C'tilà qu'est ton amoureux,
Ne reste pas éloignée
De l'arbre que j'choisissons.
Rian n'fait entrai ma coignée,
Comm' tes chansons.

THÉRESE.

AIR : *Du Gondelier Vénitien.*

Y a queuqu' chofe qui m'tracaffe :
C'eft qu'tu fais bian, Lucas,
Qu'Amour, queuqu' tems qu'i faffe,
Veut queuqu'fois parlai bas,
Et quand g'ny a pas d'feuillage,
On d'meur' tout interdit,
De c' que le voifinage
A vu ce qu'on s'eft dit.

MICHAU.

AIR : *Il n'eſt point de bonne fête.*

Pour me mettre à l'ouvrage,
I n'faut pas moins qu'Ifabiau.
Car dans la forêt, j'gage,
Qu'i n'fait pas encor trop biau.
I gel' tant la matinée,
Que je j'ttrions, fans façons,
Le manche après la coignée,
Sans tes chanfons.

ISABEAU.

AIR : *Du Gondelier Vénitien.*

Y'a queuqu' chofe qui m'chagraine ;
C'eft qu'dans l'fond des forêts
Y a toujours par douzaine
D'ces échos indifcrets.
Et drès qu' j't'appell', j'enrage
Qu'ton nom foit répété,
J'croi qu' d'aut' fill' du Village
T'app'lont de leu côté.

SCÈNE V.

Les Précédens, le Père & la Mère THOMAS.

La Mère THOMAS.

AIR : *D'une Allemande.*

OH ! qu'neni da, Thomas,
Je n'veux pas

Qu'ma fille faſſe un ſeul pas
Sans que j'veille ſes appas ;
Car dans ce ſiécle, hélas !
Combian ne met-on pas
D'familles dans l'embarras ?

Le Père THOMAS.

Eh bian, n'en parlons pas ;
Cri' plus bas,
Fais comme tu voudras ;
Mais tu nous verſeras,
Ainſi qu'à ces bons gâts,
De quoi nous met' dans l'cas
D'y aller à tour de bras.

(Chacun poſe ſa coignée, & boit un coup.)

AIR : *Au coin du feu.*

L'bon Seigneur d'not' Village
A pitié d'chaqu' ménage
Dans ces grands froids.
I nous parmet qu'en troupe
J'allions faire une coupe
Au fond du bois.

De la morte ramée,
Comme à l'accoutumée,
Faiſons un choix.
Qu'au travail les bras s'montent,
Et qu'les fagots ſe comptent
Au fond du bois.

Pourtant s'i nous arrive,
D'donnai ſur queuqu' branche vive
En tapinois,
N'en coupons qu'un p'tit nombre,
C't'été nous faudra d' l'ombre
Au fond du bois.

(*Aux Filles.*)

Mais croyais qu'il eſt ſage
De ſe mett' à l'ouvrage
Aux mêm's endroits,
Car pour peu qu'on s'dérange,
Dans c'tems-ci l'loup vous mange
Au fond du bois.

(On reprend en chœur la fin, en s'en allant.)

SCÈNE VI.

LE MAGISTER.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

ENfin, les voilà donc partis ;
Saisissons l'instant favorable,
Faisons passer dans les esprits
Le trouble affreux qui nous accable.

AIR : *Du Port Mahon.*

Dans le feu qui m'emporte,
Frappons, frappons, frappons à la porte
Des Vieilles, qu'il m'importe
De mettre du secret.

LES MERES, *à la fenêtre, & l'une après l'autre :*
Qu'est-c'que c'est ? qu'est-c'que c'est ? qu'est-c'que c'est ?

LE MAGISTER.
L'honneur est en défaut ;
Sachez qu'ici tantôt,
Fillette du Village
Qui n'est, qui n'est, qui n'est pas trop sage,
A perdu, quel dommage !
A perdu son sabot.

LES MERES.
Son sabot ! son sabot ! son sabot !

LE MAGISTER.
Il faut
Sur ce sabot,
Surseoir
Jusqu'à ce soir,
Une enquête exemplaire.
En attendant, chez moi je le serre ;
Mais je crois nécessaire
Que vous le visitiez.

LES MERES.
Volontiers, volontiers, volontiers.

(Elles descendent.)

La Mere THOMAS, *restant à la fenêtre.*

AIR : *Des Pendus.*

Cheux vous je ne peux nullement
Allai prend' de renſeignement,
Parc'que j'laiſs'rois Babet ſeulette,
Et qu'l'Amour qui ſans ceſs' la guette,
Si j'm'abſentois un ſeul moment,
Prendroit cheux elle un droit d'logement.

AIR : *Monſieur le Prévôt des Marchands.*

Et puis drès que la nuit paroît,
Comm' j'enferm' les ſabiaux de Babet,
Je n'crois pas qu' c'tilà ſoit d'ma fille;
Mais au reſt' à la veillai c'ſoir,
Pour le repos de la famille,
Cheux moi vous pourrais me l'fair' voir.

(*Elle rentre, & les autres Meres paroiſſent dans le fond de la Scène.*)

CHŒUR DES VIEILLES.

AIR : *Vive l'Amour pour nous mieux ſecourir.*

Que ce ſabiau ſoit par nous vérifié :
J'en tirerons au moins queuqu' conjecture;
Et pour nos fill' ſans aucune pitié,
D'not' indulgenc' rabattons la moitié.

LE MAGISTER.

Concevez-vous la cruelle aventure
De ce tendron qu'on n'a point épié?
Fille qui perd une fois ſa chauſſure,
Ne trouve plus de chauſſure à ſon pié.

CHŒUR DES VIEILLES.

Que ce ſabiau, &c.

(*Elles entrent dans la maiſon du Magiſter, avec lui.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Chambre ruſtique, éclairée par des lampes. Toutes les femmes ſont occupées à filer, les vieilles d'un côté, & les jeunes de l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Mere THOMAS, BABET & toutes les PAYSANNES.

La Mere THOMAS.

AIR : *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guère.*

IL N'EST pas d'pir revenant
Qu' c'tilà qui r'viant dans l'Village :
Quoiqu'il ait form' d'un enfant,
I n'en fait pas moins d'ravage.
Mais les fill' qu'ont maintenant
Pus d'courage
Qu'en mon jeune âge,
En l'ſentant v'nir pas à pas,
Hélas !
Ne tremblont pas.

Dans les bois i rod' ſouvent ;
Et quand on cueill' les violettes,
I s'entend
Avec le vent,
Pour ſoul'ver les collerettes.
Mais les fill', &c.

Par la ch'minée i deſcend
Dans la chambr' où l'on ſommeille,
Tir' les rideaux bruſquement

Juſqu'à

Jusqu'à tant qu'on se réveille.
Mais les fill', &c.

D'aut'tes fois comm' un chat-huant,
Avec ses ail' déployées,
On l'a vu maleignement
Soufflai la lampe aux veillées.
Mais les fill', &c.

Enfin, on sait qu'un r'venant
Traîn' ses chaînes à la ronde;
Et c'tilà, qu'est pus méchant,
Les fait porter à tout l'monde.
Mais les fill', &c.

BABET.

AIR: *Chanson, chanson.*

Pisque l'amour est si tarrible,
Et qu' c'est un fantom' si nuisible,
Je crois, Maman,
Qu'eune fille doit au plus vîte,
Prendre un mari pour mettre en fuite
Ce revenant.

La Mere THOMAS.

AIR: *Chacun à son tour.*

Taisai-vous, petite arrogante.
Qu'est-c' qui vous parle ici d'amour?

ISABEAU.

V'la't'i pas qu'eun' querell' naissante
Veut bannir la joi' de c'séjour:
Par le r'frain d'queuqu'air qui nous contente,
Empêchons-la d'sortir en ce jour.
Chacun à son tour,
I faut qu'on chante,
Chacun à son tour.

BABET.

AIR: *Des Bergeres du hameau.*

Qu'est-c' qui fait cet air nouviau
Que Colin, avec tant d'grace,
Repett' su' son chalumeau,
Et qui court tout le hameau;
C'est la Veillai qu'on y r'trace:
Ça vianroit bian à propos.

Alle finit, j'crois, par ces mots:
Voilà le loup qui l'embrasse.
I ne m'en reste que ces mots:
Voilà le loup qui l'embrasse.

La Mere THOMAS.

AIR: *Cahin, caha.*

Oh! qu'non, ma fille:
C'est un point résolu,
Et par les mer' conclu,
Qu'on ne chantera plus
Ces refrains superflus
Où qu'la malice petille:
Car pendant tous ces biaux airs là;
Vos oreill' s'réjouissent,
Vos yeux d'joi' s'remplissent,
Vos mains s'ralentissent,
Vos cœurs réfléchissent,
Et vos rouets vont cahin, caha. *bis.*

BABET, *à part.*

AIR: *Ah! ah! quel dommage!*

Y'a d'l'extrordinaire
Dans ces traits méchans.
Vienn' eun' fois mon pere
Aveuc les jeunes gens;
Ah! ah! ah! j'croi, ma mere;
Qu'ni vous, ni aut'tes mamans,
Vous n'les frais pas taire.

SCÈNE II.

Les Précédentes, le Pere THOMAS, & tous les PAYSANS.

Le Pere THOMAS.

AIR *D'une Bourée Saintongeoise.*

ÇA, not' minagere,
Y'un peu de repos,
J'croyons nécessaire

D'cessai les travaux:
Les garçons du Village
Sont de loisi.
L'jour est pour l'ouvrage,
L'soir pour l'plaisi.
La Mere THOMAS.
I faut qu'on dépouille,
Dut-on se fâchai,
Encore c'te quenouille,
Avant de s'couchai.

LES PAYSANS, *s'asséyant tous aux pieds des Paysannes.*

Aidons notre amante,
Ce s'ra tôt fait.
COLIN.
Pisqu'ça se présente,
Jaid'rons Babet.

Le Pere THOMAS.

AIR, *Du Vaudeville de la Rosiere.*

Chantons tretous en travaillant,
L'plaisi qu'on goûte à nos Veillées,
Quand ces fillet' s'en vont filant.
Vous, par des chansons éveillées,
Donnais, donnais, jeunes amans,
Du fil' à r'tordr' à leux mamans.
COLIN.
Tâchais d'rencontrai deux beaux yeux,
Tandis qu' les mains sont à l'ouvrague,
Et de vos propos amoureux,
En suivant l'fil' aveuc courage;
Donnais, donnais, &c.
Le Pere THOMAS.
Tandis que l'rouet en f'sant son tour,
Ramass' l'chanvre avec vitesse,
En filant le parfait amour
Aux pieds d'vos gentilles maitresses,
Donnais, donnais, &c.
COLIN.
Si l'chanvre alloit s'casser en deux,
En l'ratachant soyons utiles;
C'est sur tout à serrai des nœuds,
Qu'i faut montrai qu' nous somm's habiles.
Donnais, donnais, &c.

La Mere THOMAS.

AIR : *Dodo, l'enfant do.*

La belle chanſon que voilà
Pour enſeignai tout' c'te jeuneſſe !
Dans le Village, après cela,
Qu'on cherche donc de la ſageſſe.
Oh ! quand l'Magiſter entrera,
Comm' chaqu' fille déchantera !
Mais piſqu'i n'viant pas,
Couron le cherchai de ce pas.

(Toutes les meres ſortent.)

Le Pere THOMAS.

Même air.

Qu'eſt-c' qu'on parl' donc du Magiſter ?
Et quoi qu' leu ſortie
Signifie ?

BABET.

Pendant tout l'jour all's ont eu l'air
D'entrai contre nous en furie.

Le Pere THOMAS.

Tant qu' vos plaiſirs s'ront innocents,
Vous pourrai rir' maugré leux dents.
Mamans,
Il eſt tems
D'laiſſai chantai vos enfans. } *Avec les Payſans, à la cantonnade.*

SCÈNE III.

Le Pere THOMAS, les PAYSANS & les FILLES.

MICHAU.

AIR : *Toujours ſeule, diſoit Nina.*

VENTREGUENNÉ, eſt-c' qu'on s'en ira
Sans jouer à la main-chaude ?

Le Pere THOMAS.

Nenni, car v'la Colin déja
Sur les genoux de Claude.

COLIN.

Savoir si chaqu' fill' en joûra?

Le Pere THOMAS.

Eh oui da;
Tout l'mond' en sera:
On en dira
Ce qu'on voudra.

COLIN.

En c'cas, Papa,
M'y voilà.

BABET, *en lui frappant dans la main.*

Cla.

COLIN.

AIR: *Sous un ormeau.*

Quant à c'qu'est d'ça,
J'ons connoissanc' de c'te main là.
C'est Mamsell' qui va
Me remplacai.

BABET.

M'y voilà.

Le Pere THOMAS.

Cla.

BABET.

J'm'attendois que c'coup-là
Partiroit d'eun' aut' main que c'tell'-là.
R'gardons par-ci, par-là.
Ça n'viant pas des figur' que j'vois là;
Eh mais oui da.
Qu'est-c' donc qui s'cach' dans ce coin là?
Ah! c'est mon Papa
Vous m'remplac'rais.

Le Pere THOMAS.

M'y voilà.

UN PAYSAN, *en le frappant rudement.*

Cla.

Le Pere THOMAS.

AIR: *Des Trembleurs.*

Ah! jarniguoi! queu taloche
M'est avis qu'i m'pousse eun' cloche;
Mais c'est assez que j'l'empoche,
Et je m'retire à l'écart.

COLIN.

N'ètes-vous pas ici l'maître?

Pisque vous trouvez c'ieu traître,
On s'ra bian pus gai peut-être,
En jouant à colin-maillard.

Le Pere THOMAS.

AIR : *V'la c'que c'est qu' d'aller aux bois !*

Oui, j'aim bian mieux qu' fassiez choix
D'un jeu qui n'soit pas tant sournois.
COLIN, *à part.*
Ne nous f'sons pas priai deux fois.
(*haut*) Ça qu'on s'évertue;
Qu'on m'cache la vue;
(*à part.*) Et nous, tâchons, en fin matois,
D'avoir nos yeux au bout d'nos doigts.

Le Pere THOMAS.

AIR : *C'est la fille à la mere Simonne.*

Ça, parmi vous, qu'est-c' qui s'apprête
A nous donner un bavolet?
LES FILLES.
D'vant des garçons s'roit il honnête
D'en dégarni notre collet?
BABET.
Ecoutais moi Vous savais bian, mon Pere,
Que depuis queuque tems ma mere
M'en met jusqu'à trois;
Et c'est, je crois,
Peur des grand froids.
J'l'i p êt'rai c'lui de d'sus
De ces fichus.
J'l'i prêt'rai c'lui de d'sus.

COLIN, *au pere Thomas qui lui bande la vue.*

AIR; *De l'Amour quêteur.*

C'est assez serré pour c'te fois.
Le Pere THOMAS.
Est-c' qu'i faut qu'un garçon s'acoute ?
BABET.
C'est qu' vous l'i fait du mal sans doute.
Le Pere. THOMAS.
Bon, ma fille, est-c' que tu l'crois ?
Maintenant d'vant qu'i s'mette en route,
F'sons-l'i tous queuqu' signe des doigts.

Ça, Colin, qu'eſt c' que tu vois? *bis.*

COLIN.

J'voyons que j'n'y vois goûte. *bis.*

Le Pere THOMAS.

AIR: *La Garde paſſe, il eſt minuit.*

Au beau milieu le v'là conduit;
Qu'on s'en éloigne, & plus de bruit.
Fillettes, qu'il charche à tatons,
Eſquivais-vous en diligence;
Et ſi ça s'peut, faites ſilence.
Quant à c'qu'eſt des garçons,
J'en réponds.
Mais comme i prend un long circuit!

COLIN *à part.*

Apparament qu'alle me fuit.

TOUS.

Plus de bruit. *bis.*

COLIN, *à part.*

Ah! ſi j'ſavois par où
Babet ſe ſauve en diligence,
J'la ſaiſirions ſans qu'alle y penſe.

BABET, *avec crainte.*

Le v'là tout prêt d'un trou!

TOUS.

Caſſe-cou.

COLIN, *reculant.*

AIR: *Courez vîte, & prenez le Patron.*

Courons vîte, attrapons, ſans façon,
C'que j'pourron, ou fillette, ou garçon.

SCÈNE IV, ET DERNIERE.

Les Précédents, le MAGISTER & les MERES.

LE MAGISTER, *aux Meres.*

OH! parbleu, vous en aurez raiſon.

COLIN, *prenant le Magiſter par ſon manteau.*

M'eſt avis que j'tians un jupon.

Bon.

(*En ôtant ſon bandeau.*)

Piſque nous nous ſommes rencontrais,
Vous y paſſerais.

LES PAYSANS.

Vous y jouerais,
Vous le ſerais

LES MERES, *en colere*

Pouvais-vous ainſi vous récréer
A vous donner l'air
De plaiſanter
Un Magiſter?

LE MAGISTER.

Je ne viens pas vous déranger, mais
Dans ces lieux j'arrive tout exprès,
Pour réveler de très-grands ſecrets
Qui touchent les péres de près.

Le Pere THOMAS.

Paix.

La Mere THOMAS.

AIR; *Courons de la Brune à la Blonde.*

Oui: l'Magiſter d'not' Village,
Qui n'en eſt que trop certain,
Va vous rendre témoignage
D'un fait arrivé c'matin.
Ça va vous metre en colere;
Et vous conviendrais ſoudain;
Qu'eun' mer' qui veut être exemplaire;
Doit, au lieu d'ſommeillai,
Toujour veillai,
Surveillai,
Chamaillai
Vérouillai
Et grillai
Fille en âge de plaire.

LE MAGISTER.

Fillette eſt propriétaire
D'un cœur prompt à s'enchaîner;
Mais c'eſt pardevant Notaire,
Que ce cœur doit ſe donner;
Et j'ai la preuve infaillible,
Qu'à quelque jeune vaurien,
Un tendron d'humeur trop ſenſible,
D'avance a livré le ſien.

TOUTES

TOUTES LES FILLES.
Moi, j'ai le mien.
LE MAGISTER.
Cela n'eſt pas poſſible.
En vain je me donne au diable;
Je regarde en vain cent fois,
Pour deviner la coupable
Parmi ces jolis minois.
La Mere THOMAS.
Sans aucune retenue,
Uſais des derniers moyens.
LE MAGISTER, *gravement.*
Elle va rougir à la vue
Du ſabot que je tiens.
TOUTES LES FILLES.
Moi, j'ai le miens.
Le Pere THOMAS.
Faites-en la revue.
La Mere THOMAS.

AIR: *Vous voulez me faire chanter.*

Employais,
Si vous m'en croyais,
Eun' épreuve plus sûre,
En les forçant
D'un ton m'naçant,
De mettre c'te chauſſure;
Par ainſi chacun d'nous ſaura
La fin de l'aventure;
Car le pied coupable emplira
Tout juſte la meſure.
LE MAGISTER.

AIR: *Allons donc, Meſdemoiſelles!*

Puiſqu'ici l'on me ſeconde,
Toutes tant que vous voilà,
Je vais vous faire, à la ronde,
Eſſayer ce ſabot-là;
Et l'on reconnoîtra celle
Qui court avec les garçons.
(*à Babet.*) Allons donc, Mademoiſelle,
Vous faites bien de façons!
BABET.

AIR: *de la Pantouffle.*

C'n'eſt pas mon ſabiau;

J'y ſuis par trop à mon aiſe ;
C'n'eſt pas mon ſabiau :
C'eſt p'têt' celui de Catiau.
CATEAU.
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
C'eſt p'têt' celui de Thérèſe.
THÉRÉSE.
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
C'eſt p'têt' celui de Gogau.
GOGAU.
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
Vous voyais bian qu'il me gêne :
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
C'eſt p'tèt' à la ſœur d'Michau.
SUSON.
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
C'eſt p'têt' celui d'Madeleine.
MADELEINE.
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
C'eſt putôt
Celui d'Margot.
MARGOT.
C'n'eſt pas mon ſabiau ;
C'eſt p'têt' celui d'Fanchette.
LE MAGISTER.
Otons mon manteau
Pour un examen nouveau.
Je ſuis tout en eau.
A vous, Liſon & Nanette.
LISON & NANETTE.
C'n'eſt pas not' ſabiau.
LE MAGISTER.
C'eſt donc celui d'Iſabeau
ISABEAU.
C'n'eſt pas mon ſabiau,
Quoique j'ſoyons la derniere.
Le Pere THOMAS.
C'n'eſt pas ſon ſabiau !
J'creve à par moi dans ma piau.
C'n'eſt pas ſon ſabiau !
S'roit-ce celui d'eun' minagere ?
C'n'eſt pas ſon ſabiau !
Tout ça n'promet rian d'trop biau.
LES PAYSANS.

AIR : *Quand Biron voulut danſer.*

M'eſt avis qu'i faut vengai
Ces fill' qu'on viant d'outragai.

Le Pere THOMAS.

Ce ſabiau me trouble l'ame,
J'veux l'eſſayer à ma femme;
Et tout' les vôt's en rond
Auſſi le chaufferont.

LES PERES.

Et tout' les nôt's en rond,
Auſſi le chaufferont.

BABET.

AIR : *De ſa modeſte Mere.*

Ne rendais pas à nos meres
L'affront qu'all' nous ont fait.

Le Pere THOMAS.

I m'faut des raiſons claires
Su' c'ſabiau qui m'déplaît:
Fill' peut l'laiſſer en route,
En fuyant l's amoureux;
Mais vieill' ne l'perd ſans doute,
Qu'en courant après eux.

La Mere THOMAS

AIR : *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Eh, quoi! tout de bon, mon époux,
Vous auriais l'inſolence?

Le Pere THOMAS.

Oui-da j'commencerons par vous.
Ayais la complaiſance.
Et mais! jarni, quoiqu' c'eſt donc qu' ça!
Voilà l'vrai moul' de c'ſabiau là,
Là, là!
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
J'naurois jamais cru celui-là.

LES FILLES.

Le bel exemple que voilà.

LES PERES.

Nous v'la tranquill' de c' côté la.

LE MAGISTER.

Quel chef-d'œuvre j'ai donc fait là?

BABET.

I faut éclairci tout cela.

Enſemble.

AIR : *Vous dites toujours, Maman.*

Ne ſoupçonnais pas Maman;
J'allons vous expliquai comment
Son cœur eſt innocent
Dans c't'événement
Qui vous ſurprend.

C'matin, pour me plaire,
Colin rodoit aveuc myſtere.
Pour voir mon amant,
J'pris finement
La clef d'mon pere,
Et les vieux ſabiaux d'Maman:
Mais v'là't'i pas qu' ça s'trouve trop grand;
V'là't'i pas qu'en r'venant,
J'en perds un ſott'ment....
C'eſt tout vraiment.

La Mere THOMAS.

AIR: *Allez vous-en, gens de la nôce.*

Allais vous-en petite fille,
Allais vous-en loin de ce lieux.

Le Pere THOMAS.

I faut convenir, j'monbillie,
Que l'trait eſt un peu malicieux.

LE MAGISTER.

C'eſt moi qui veux....

COLIN.

C'eſt moi qui veux....

ENSEMBLE.

En entrant dans votre famille,
Réparer ſon tort à vos yeux.

LE MAGISTER.

AIR: *Si je le gronde quelquefois.*

Pardevant moi j'ai du comptant.

COLIN.

J'ons deux bras & du cœur, j'eſpere.

LE MAGISTER.

J'ai l'aveu sûr de ſa Maman.

COLIN.

J'aurons peut-ét' celui du pere.
Je ſomm' Barger de ces cantons.

LE MAGISTER.

Qu'on le renvoye à ſes moutons.
Je montre l'art de la parole....

COLIN.

L'Amour vous renvoye à l'école. *bis.*

LE MAGISTER.

Même air.

D'après mes argumens certains,

COLIN.

Pour prix de mes raiſons certaines,

LE MAGISTER.

Qu'on la remette entre mes mains.

COLIN.

Croyais qu'all' s'ra mieux dans les miennes,

LE MAGISTER.

Tu n'es pas ſi ſavant que nous.

COLIN.

En fait d'amour, j'en ſais pus qu'vous.

LE MAGISTER.

Pour elle ma flamme eſt extrême.

COLIN.

J'ons un droit de plus; c'eſt qu'all' m'aime.

LES PAYSANS.

C'eſt un droit de plus, piſqu'all' l'aime.

Le Pere THOMAS.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si pour égarai ſon ſabiau,
Eun' fill' eſt diffamée,
C'en eſt fait, Babet au Hameau
N'a pus ſa renommée:
Par ainſi, Monſieu l'Magiſter,
Qu'auriais-vous à prétendre?
Colin l'i a fait pardre; il eſt clair
Qu' l'i ſeul peut la l'i rendre.

BABET.

AIR: *Le long d'un bois Colin paſſoit.*

A cet aveu ſi doux, Maman,
Joignais votre conſentement.

La Mere THOMA, *à Colin, qui l'embraſſe.*

Qu'il eſt ſéduiſant!
Je cede à not' attendriſſement.
Colin, & vous, mon enfant,
Fait' bon ménage.

LE MAGISTER.

Allons nous-en:
Dans ce moment
Je ferois un vilain perſonnage.

LE CHŒUR.

Adieu donc; bon voyage:
Vous pouvais faire uſage
Du ſabiau qu'on vous rend.

VAUDEVILLE.

AIR : *Sus, Amis, qu'on se réveille.*

Le Pere THOMAS.

Premier Couplet.

Sus, amis qu'on s'mett' en nage
En dansant jusqu'au matin,
Pour chommai le mariage
De Babet & de Colin.
Si queuq' Maman difficile
Trouv' l'amus'ment trop agille
Et n'veut pas rir' avec nous;
Du moins qu'alle file, file, file,
Du moins qu'alle file doux.

CATAU.

Second Couplet.

Au commenc'ment de la danse,
Fill' observ' un froid maintien,
All' ne suit que la cadence;
Le plaisir n'y entre pour rien :
Mais quand l'Amour s'y fauffile,
Et qui sarr' les mains de file
En signe de rendais-vous,
Not' gravité file, file, file,
Not' gravité file doux

La Mere THOMAS.

Troisieme Couplet.

Des amans, quand on est vieille,
L'aspect nous met en courroux.
On se laiss' tirai l'oreille
Pour en faire des époux;
Mais quand ce couple est habile;
Et qu'i viant d'un air docile
Pour embrassai nos genoux,
I faut que l'on file, file, file;
I faut que l'on file doux.

BABET.

Quatriéme Couplet.

Les uns dis' qu'ne' minagere;
A l'époux doit commander;
D'aut'es disont au contraire,
Qu'all' doit toujours l'i céder;
Mais pour qu'hymen soit tranquille;
Au Hameau comme à la Ville,
Des deux côtés, voyais-vous,
I faut que l'on file, file, file,
I faut que l'on file doux.

COLIN, *au Public.*

Cinquiéme & dernier Couplet.

Messieurs, de vous faire rire,
En vain serions-nous jaloux,
Si d'une amere satyre
Nous allions sentir le coups:
Notre hommage au Vaudeville
Doit-il exciter la bile?
Ah! si vous êtes pour nous,
Il faut qu'elle file, file, file,
Il faut qu'elle file doux.

(On reprend en Chœur le dernier Couplet, & la Pièce finit par un Ballet analogue.)

FIN.

PERMIS d'imprimer ce 29 Juin 1781, LARTIGUE, *Juge-Mage.*

